

Evergon et l'art du polaroïd

HUGO DUMAS

Plusieurs artistes-photographes ne jurent que par le polaroïd. Pour son instantanéité. Son réalisme. Sa texture spéciale. Evergon est l'un d'eux.

Evergon vit dans le Centre-Sud, mais est originaire de Niagara Falls, en Ontario. Il a été un des premiers à utiliser le polaroïd géant comme moyen d'expression artistique.

« J'aime beaucoup le feedback que permet le polaroïd. Tu peux montrer le résultat à tes modèles, tu discutes avec eux des améliorations à apporter. Les modèles se sentent beaucoup plus impliqués dans le processus de création. Ça ressemble beaucoup plus à de la peinture », explique Evergon, qui a récemment présenté, à la galerie Trois Points, des photos de sa mère, Margaret Lunt, 82 ans. Et la maman en question était flambant nue.

« C'est triste de voir ce qui arrive (à la compagnie). Le polaroïd et moi avons eu une longue histoire », ajoute le photographe barbu.

Géants, les polaroïds d'Evergon peuvent atteindre 40 sur 80 pouces. Peu d'appareils permettent à l'artiste-photographe de produire des photos aussi énormes. « Ces caméras ne viennent pas à toi. Tu dois aller vers

elles. J'en ai souvent utilisé une qui est au Musée des beaux-arts de Boston », dit Evergon, qui enseigne aussi la photo à l'Université Concordia.

À Boston, il déboursait un minimum de 2500 \$ pour louer l'appareil du musée pendant deux jours. Sans compter le prix des billets d'avion pour son équipe (mannequins, assistants), les repas et les chambres d'hôtel.

Evergon devait exposer certains de ses clichés à la Courtyard Gallery, à l'ombre du World Trade Center, dans le cadre de l'événement Québec-New York 2001. Il ne sait pas si ces oeuvres ont été détruites par l'écroulement des tours jumelles. Il n'est pas inquiet de la disparition possible de son matériau fétiche. Une autre compagnie récupérera sans doute le procédé, croit-il.

Le photographe montréalais Yan Giguère s'est également beaucoup intéressé à la technique de la compagnie Polaroid et à son côté amateur. Dans son exploration, il s'est notamment servi de vieux appareils rudimentaires des années 70 qu'il a retapés.

« Il y a cette spontanéité dans la relation avec la photo, explique-t-il. La facture du polaroïd est différente, par exemple, du film 35 mm. C'est un peu comme un peintre qui utilise l'huile et un autre qui emploie l'acrylique. Il n'y a pas une technique qui est plus belle que l'autre. C'est tout simplement le choix et la démarche de chaque artiste. »

Récemment, Polaroid a ravivé l'intérêt de la photo instantanée avec son nouvel appareil I-Zone (environ 35 \$), destiné aux *tweens* et aux ados. Cet appareil *funky* produit des minipolaroids autocollants de 30 par 40 millimètres, qui peuvent être appliqués sur des cahiers, des téléphones portables, des cahiers ou dans des cases d'école.

Le site i-zone.com indique qu'un appareil à l'effigie des Backstreet Boys est maintenant disponible et qu'il te « permet de garder les boys près de toi, parce qu'ils sont oohhh, tellement adorables ». I-Zone commande la tournée du groupe pop d'Orlando.

L'an dernier, Polaroid a vendu 13,1 millions d'appareils, dont plusieurs modèles I-Zone et Joycam, mais cela n'a pas été suffisant pour redresser les finances de l'entreprise. En 1997, époque d'une campagne publicitaire qui a remporté plusieurs prix (Une des pubs montrait un gars présidant une très grande et importante réunion d'affaires qui décide soudain de tout laisser tomber pour aller retrouver sa femme après avoir vu un polaroid laissé par elle dans ses documents...) les actions de Polaroid s'échangeaient à une soixantaine de dollars. La semaine dernière, elles ne valaient plus qu'un chétif 28 cents.

Aujourd'hui, polaroid est un mot dûment inscrit dans les dictionnaires Robert et Larousse. C'est aussi une expression qui a un peu le même sens que radiographie : dans combien d'articles de journaux peut-on lire que telle pièce de théâtre est un polaroid de la société contemporaine ou que telle autre oeuvre est un polaroid d'une époque ?

Les photographes amateurs qui l'utilisent encore le font pour obtenir leurs clichés très rapidement ou parce qu'ils ne veulent pas que des employés de labo se rincent l'œil avec leurs photos osées.

Dans le domaine de l'assurance, le polaroïd n'est presque plus employé pour croquer les dégâts d'un incendie ou les dommages à une voiture accidentée, indique la porte-parole du Bureau d'assurance du Canada (BAC), Annick Mongeau. « Le polaroïd donne des photos plus sombres et est moins rentable, en bout de ligne, qu'une caméra numérique. Et avec la caméra numérique, on peut faire des copies », dit-elle.

Du côté de la publicité, on ne jure aussi que par le numérique, même si cela coûte cher. « Le polaroïd est rayé de la carte depuis deux ans. Il y a seulement les photographes qui s'en servent encore », note Yvon Paquette, vice-président de l'agence Palm Publicité Marketing.

Même les policiers ont délaissé cette technologie. Au Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (SPCUM), les polaroïds ne comptent que pour 5 % de toutes les photographies prises par le service de l'identification judiciaire.

« Nous utilisons le polaroïd quand le coroner demande à voir immédiatement des photos de scènes où des gens sont morts, comme des suicides, des meurtres ou des accidents de la route. Le reste du temps, nous prenons des films 35 millimètres », souligne le sergent Bernard Gauvin, superviseur du service audiovisuel de la division de l'identification judiciaire du SPCUM.

Le polaroïd est parfois employé pour immortaliser la tête des suspects qui viennent d'être coffrés.

Il y a un os avec l'appareil numérique : les tribunaux canadiens n'acceptent pas encore ses photos en preuve, explique le caporal Laurent Moineau, adjoint à l'administration des scènes de crime à la Sûreté du Québec. « Les photos numériques peuvent être modifiées. Seuls les négatifs sont acceptés en cour », ajoute-t-il.

Malgré le succès du I-Zone

Le géant Polaroid a longtemps été roi et maître de la photographie instantanée et a défendu avec acharnement son invention. En 1991, le concurrent Kodak a même dû payer 925 millions US à Polaroid pour viol de brevet. Fuji a cependant percé ce marché, en 1999, avec son modèle Instax 100.

C'est ce qui rassure le milieu artistique, un des derniers bastions du polaroïd. « Si Polaroid ferme, Fuji pourra peut-être prendre le relais », suggère le photographe Yan Giguère, qui a beaucoup travaillé avec ce médium.

Pour François Brunelle, photographe pu-

blicitaire, le polaroïd est un outil de travail irremplaçable. « Avec un polaroïd, ça prend une minute et tu peux montrer le résultat au client. C'est comme faire imprimer un texte qu'on a lu sur l'écran d'un ordinateur : sur papier, tu découvres toujours de nouvelles erreurs que tu n'avais pas vues avant. » Vahid Tizhouch, de l'agence Planète Claire, acquiesce : « Le polaroïd te permet de capturer quelque chose que ton œil n'a pas vu », précise-t-il.

Selon lui, si le polaroïd n'a pas été complètement éclipsé par la photographie numérique, c'est bien parce que les clients préfèrent toujours voir une copie imprimée (et non dans Internet) avant la réalisation du produit final.

La prochaine campagne de la chaîne de vêtements Tristan et America a d'ailleurs tout été faite en polaroïd. C'est le photographe Carl Lessard qu'il l'a produite. Elle sortira à la mi-novembre. « Le polaroïd crée des ambiances plus intenses et la lumière est plus réaliste », explique Vahid Tizhouch.

KD 12130141



Evergon, autoportrait au polaroid.